

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a essayé d'obtenir la meilleure copie originale. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Comprend du texte en anglais.

# LE FANTASQUE,

JOURNAL RÉDIGÉ PAR UN FLÂNEUR, IMPRIMÉ EN AMATEUR POUR CEUX QUI VOUDRONT L'ACHETER.

[Je n'obéis ni nu commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.]

VOL. I. N° 9.

QUEBEC, 1 OCTOBRE 1837.

Prix : Quatre Sous ! ! !

## POÉSIE.

### LE CONSOLATEUR.

Jeune étranger, qu'a-tends-tu sur la rive ?  
Pourquoi tes yeux ront-ils baignés de pleurs ?  
Pourquoi penses-tu à l'onde fugitive ?  
As-tu redit tes secrètes douleurs ?

Répète encor le récit de tes pannes ;  
Peut-être, ainsi, puis-je les adoucir ;  
D'une infidèle as-tu pocté les chaînes,  
Et ne peux-tu les briser sans mourir ?

Point n'est ici de larmes éternelles,  
Point n'est de pleurs qu'on ne puisse éteindre ;  
Quand sous espoir nous les croyons mortelles,  
L'aile ductrice, ainsi, vient les sécher.

J'ai comme toi, dans mon triste exil,  
Amant trahi, demandé le repos ;  
Une autre ombre a daigné me sourire,  
Je l'attendais et je ne mourus pas.

## ANÉLANGES.

### LE MOUSSE DE CHAMBRE.

Le mousse est un pauvre petit enfant  
qui se jette à bord avec un sac fort léger,  
du courage, un cœur et l'événement  
de voir du pays.

Il aura le mal de mer, des taloches  
et force misère : il le sait, mais il veut  
se marier à la mer.

Comme le capitaine a observé que les  
femellettes étaient plus sujettes au mal  
de mer que les jeunes gens forts et dé-  
terminés, il en a conclu que de grands  
efforts moraux pouvaient dompter jus-  
qu'à un certain point la propension que  
les nouveaux arrivans ont de jeter par  
dessus le bord ce qu'ils ont mangé.

Aussi, le capitaine a-t-il dit au petit  
mousse ; *Sin'ce l'avis d'être malade, tu  
recevras quinze coups de martinet* ; et le  
mousse, à la mine du capitaine, n'a rien  
répondu : il s'est décidé à ne pas laisser  
paraître le mal qui va le tourmenter.

Le navire est déjà en mer ; il roule.  
Tout craque à bord ; les habitués seuls  
se tiennent sur le pont ; les autres sont  
jetés d'un bord à l'autre. Le mousse,  
en courant de la chambre à la cuisine a  
jeté son déjeuner aux poissons. *Tu crains  
de compler tes chemises, je crois*, lui dit  
le capitaine. — *Non, capitaine*, répond  
le petit malheureux, en essuyant les gros-  
sas larmes qui roulent dans ses yeux.  
Les quinze coups de martinet ne lui sor-

tent pas de la tête. Dans sept à huit  
jours il sera guéri, tandis que les passa-  
gers, dorlotés dans la chambre, vomis-  
sent pendant la moitié de la traversée.  
Le capitaine était physiologiste.

Quand le mousse est devenu familier  
avec son monde, et que son pied est de-  
venu marin, il se hasarde le soir à écou-  
ter, sur le gaillard-d'avant, les contes  
que les marins redisent pour abrégér les  
heures de quart. Le tems s'écoule :  
le mousse oublie en les écoutant qu'il  
doit se lever matin pour nettoyer les as-  
siettes, aider le cuisinier à allumer le  
feu qui doit faire bouillir le thé de l'offi-  
cier de quart ; et, quand une main vi-  
goureuse vient réveiller M. le mousse  
bloté dans son hamac, il se montre quel-  
quefois paresseux à sauter sur le pont :  
malheur à lui si la terrible voix de l'offi-  
cier de quart a demandé : *Où est le  
mousse ? le martinet fera son jeu.*

Le mousse est ordinairement porté à  
plaisanter avec l'équipage ; et à la suite  
de ces jeux, où la force acquiert toujours  
une supériorité incontestable, des talo-  
ches pleuvent sur le plus faible. Si Pon  
se plaint au capitaine, le martinet fait  
encore des signes. *« Pourquoi avez-  
vous plaisanté avec l'équipage ? — Mais,  
capitaine, c'est l'équipage qui a plaisan-  
té avec moi. — Je vous avais cependant  
défendu de jouer avec les matelots. — Ils  
m'appellent toujours Fil-à-Vole, Bosse-  
Debout ou Pénit, sauf votre respect. —  
C'est votre faute, double polisson. Mai-  
tre donne-lui quinze coups de fouet pour  
moi, et quinze pour vous. — Oui, capi-  
taine.*

Une caronade du gaillard d'arrière  
prête sa culasse à l'exécution ; le mou-  
se, la culotte sur les talons, y est amené ;  
il reçoit, en criant un peu, la rati-  
on distribuée par la main inflexible du  
maître. Le martinet, instrument de son  
supplice lui est mis sur l'épaule pendant  
qu'il répare le désordre de sa toilette, et  
le patient va remercier le capitaine de  
l'avoir fait corriger, en promettant qu'il  
ne retombera plus dans la même faute.

Mais trois ou quatre jours se sont à  
peine écoulés, que le mousse réparaît  
sur la caronade. Plus ses fautes de-  
viennent fréquentes, plus le châtement  
devient rigoureux ; et sa vie, mêlée de  
larmes et de joie, des taloches qu'il re-  
çoit et des friandises qu'il dérobera à la  
chambre, se passe entre les alternatives  
les plus diverses, jusqu'à ce qu'enfin il  
devienne novice. Son état change alors ;

il est presque matelot ; il grimpe dans  
les haubans, apprend à faire des amar-  
rages ; et, quand le mousse qui l'a rem-  
placé vient à mériter les sévères repro-  
ches des officiers ou de l'équipage, le  
novice n'est pas le dernier à l'accuser,  
en répétant avec orgueil : *« Quand j'é-  
tais mousse !... »*

### LE DIABLE DANS LA PLAINE SAINT DENIS.

#### HISTOIRE QUASI-INVRAISEMABLE.

Le marquis de D..., brillant officier  
aux gardes, était à la cour de Louis  
XV le fiste que lui permettait son im-  
mense fortune. Jeune et doué des plus  
aimables qualités, son courage dans  
maintes affaires lui avait valu le nom de  
Sans-Peur. Joignant à la bravoure la  
meux établie un sang-froid imperturba-  
ble, jamais on ne le vit dans aucune cir-  
constance faire parade d'une témérité ir-  
réfléchie. En un mot, sa réputation en  
tout genre n'avait jamais souffert d'at-  
teintes, et faut-il le dire ? quoique vivant  
à la cour, ses amis étaient nombreux !

Un matin, son valet de chambre lui  
annonça la visite d'un inconnu qui désire  
lui parler. Il ordonne qu'on l'introduise  
et se trouve en présence d'un homme  
d'une enquantaine d'années, dont la  
mise n'attestait ni l'aissance ni la pauvre-  
té. Si Pon eût connu dans ce tems le  
fameux juste-milieu, on aurait pu le lui  
appliquer sans crainte de contradiction.

« Monsieur le marquis (ainsi s'expri-  
ma l'inconnu,) je n'ai l'honneur de vous  
apprécier que de réputation ; ma démar-  
che vous semblera peut-être indiscrete,  
mais j'aborde franchement le bit de ma  
visite. Votre bravoure est à l'épreuve,  
et c'est pour cela que je viens vous faire  
une proposition. — Quelle est-elle, de-  
manda M. de D...? — Voulez-vous voir  
le diable ?

A cette apostrophe un peu brusque, le  
marquis regarda fixement son interlocu-  
teur. — « Êtes-vous venu dans mon hôtel  
pour vous moquer de moi ? — Dieu m'en  
garde ; mon intention n'est pas de me  
jouer d'un homme de votre mérite, mais  
bien de lui procurer une distraction in-  
connue que ses richesses n'ont pu jamais  
lui procurer. »

Monsieur de D..., voyant le sang-  
froid de cet homme, voulut le pousser à  
bout. « J'accepte volontiers ce que vous  
m'offrez ; mais à combien portez-vous  
votre salaire pour un spectacle si étrange ?  
A coup sûr, vous ne pensez pas que je

veuille vous faire perdre votre tems.— Je n'attends pas moins de votre loyauté, Monsieur le marquis, mais je n'exige rien d'avance, seulement si je remplis mes promesses, vous me donnerez cent louis dont j'ai grand besoin.— Soit, j'y consens, mais voici mes conditions: comme je me méfie de vos tours de passe-passe, à vous tous, messieurs les enchanteurs modernes, et que je veux faire une ample connaissance avec l'habitant infernal, vous me montrerez le seigneur Lucifer au grand jour, face à face, et parbleu! au milieu de la plaine St. Denis; l'endroit est vaste et bien choisi, et je ne changerai rien à mon plan; vous convient-il?—Parfaitement, Monsieur le marquis; votre jour?—Demain.—Votre heure?—Midi; venez me prendre à mon hôtel, rue des Saints Pères, à Paris et je vous mènerai dans ma voiture.— Beaucoup d'honneur pour moi; à demain donc à midi, et le ciel vous soit en aide.” L'inconnu fit une profonde révérence et laissa M. de D.... fort égyé de cette singulière proposition.

Le marquis persuadé que cet homme était un visionnaire, un cerveau brûlé, et qu'il ne le reverrait plus, s'occupait d'autres choses. Comme il devait ce jour-là même aller à Paris, et que son rendez-vous se trouvait le lendemain, il ne changea rien à ses projets. Après avoir passé une bonne partie de la nuit au bal chez la duchesse de \*\*\* il rentra à son hôtel, excédé de fatigue et de sommeil. Le lendemain à midi il dormait encore, lorsqu'on vint interrompre son repos, et lui dire qu'une personne à laquelle il avait donné rendez-vous, l'attendait dans son salon. Surpris d'une exactitude qui ne correspondait pas avec l'idée qu'il s'était faite, M. de D.... se leva et se mit en devoir de partir où l'appelaient une vaine curiosité. Mais auparavant, il donna l'ordre à deux de ses gens, anciens militaires d'une bravoure à l'épreuve, de se rendre de leur côté dans la plaine de Saint Denis, à un endroit qu'il leur désigna et facile à reconnaître à cause d'un gros buisson qui existait dans ce temps. Il leur enjoignit de se munir de leurs armes et de bien examiner ce qui se passerait lorsque lui serait arrivé avec son compagnon de voyage, de ne faire nul mouvement pour approcher d'eux, à moins qu'ils ne vissent ses jours en danger. Cette affaire conclue, le marquis procéda à sa toilette, revêtit son uniforme, se munit d'un bon déjeuner, et laissa s'écouler le temps nécessaire afin de donner à ses deux acolytes le loisir d'arriver avant lui.

La voiture de M. de D...., attelée de deux chevaux fringans, fut bientôt franchie le court espace qui sépare Paris de Saint-Denis. Elle se rangea sur le bord de la route, et le marquis et son compagnon s'acheminèrent dans la plaine

à une distance d'à-peu-près trois cents pas. Ils étaient donc parfaitement en vue du cocher, des deux domestiques et des deux autres personnes placées derrière le bouquet de bois. Rien du reste n'interceptait la vue d'aucun côté, et ne laissait pas la moindre prise à la fraude; si le sorcier eût eu envie d'y avoir recours.

L'inconnu prit alors la parole: “Monsieur le marquis, voici l'endroit que vous avez choisi. C'est à moi maintenant de tenir ma promesse.” Après quelques préliminaires que M. de D.... regardait comme futiles, le tems, qui jusqu'alors avait été magnifique, se chargea de nuages épais et sombres; la pluie tomba avec abondance et le tonnerre se fit entendre de très-près. Soudain, une colonne de fumée sortit de terre; et au même instant le marquis vit distinctement, à six pas devant lui un monstre à face humaine, haut de trois pieds, et d'une grosseur énorme. Son aspect était hideux et très-hardi encore que le marquis en eût été effrayé. Il tenait à la main, une massue armée de pointes de fer, ses yeux étaient couleur de sang et sa bouche d'une largeur démesurée proférait des sons rauques et inintelligibles, et il était de plus entouré d'un cercle lumineux d'où il paraissait avec effort vouloir sortir. “Etes-vous satisfait, Monsieur? dit le sorcier.—Pas encore, répliqua le marquis; si c'est là vraiment le diable, je veux m'en assurer de plus près.” A ces mots, il tira son épée et se disposa à avancer; mais l'inconnu l'arrêta par le bras et lui tint ce discours: “Monsieur le marquis, je connais votre bravoure; si la vie vous est chère, je vous conseille de ne pas pousser plus loin vos recherches; ma mission est remplie, cela doit vous suffire.”

M. de D.... eût peut-être pour la première fois de sa vie et sans pouvoir se rendre compte de ce qui se passait en lui, laisse retomber son épée et avec un affaissement moral plus facile à décrire qu'à exprimer, et la vision disparaît. On rejoint la voiture, on retourne à Paris sans mot dire, les cent louis sont comptés, et l'homme singulier se retire sans que jamais M. de D.... ait entendu parler de lui, telles recherches qu'il ait pu faire par la suite.

Le marquis, resté seul chez lui, n'eut rien de plus pressé que de faire monter ses cinq domestiques afin d'obtenir les renseignements qu'il désirait. Il leur demanda ce qu'ils avaient vu dans la plaine de Saint-Denis, lorsqu'ils étaient à l'attendre sur la route. “Monsieur le marquis, dit le cocher, vous vous êtes promené quelques instans avec la personne qui vous accompagnait.—Après?—Vous paraissiez discuter vivement ensemble.—Après!—Vous avez tiré votre épée.—Après?—Après, vous êtes reve-

nu rejoindre votre carrosse.—Quoi vous n'avez pas vu autre chose?—Rien de plus.—Et vous! s'adressant aux deux domestiques qui s'étaient tenus cachés; même réponse.—“Mais la pluie, mais le tonnerre! dit le marquis.—Monsieur veut rire probablement, il a toujours fait un soleil magnifique.”

M. de D.... ne crut pas devoir pousser plus loin ses questions; surpris au dernier point de ces divers incidents, il se contenta de les méditer et d'en faire part à quelques intimes. Sa véracité n'a jamais été contestée, car la franchise de son caractère ne pouvait le faire soupçonner d'aucuns mensonges, toujours indignes d'un galant homme.

## LE FANTASQUE

QUEBEC, OCTOBRE ? 1837.

## UN PEU D'OPINION PUBLIQUE

F'la c'que c'est q'd'écouter aux portes.

On dit que la curiosité est l'appanage des femmes; il y a bien des hommes qui sont femmes sous ce rapport; quant à moi, j'avoue en rougissant que je suis de ce nombre. N'allez pas croire que cet aveu me fasse rougir du haut... non non mesdames, je rougis de plaisir d'avoir quelque ressemblance avec votre sexe aimable, charmant, enchanteur, ensorcelant; trop heureux si cette faiblesse qu'on excuse chez vous avec tant d'indulgence m'est aussi pardonnée.

Je revenais un soir de la ville revenant à quelque article à faire pour mon journal. J'étais fort embarrassé; car la tâche que j'ai entreprise de plaire à tout le monde se trouve parfois hérissée de difficultés sans nombre: on est si susceptible!

Mon orille fut tout-à-coup frappée du mot *fantasque* qui paraissait s'échapper assez fréquemment du milieu d'une très-vive discussion. La tentation était pressante; je m'arrêtai près d'une fenêtre à demi couverte d'un rideau, ce qui me procurait le triple avantage de voir et d'entendre sans être aperçu. Autour d'un poêle se trouvaient rassemblés quelques personnes dans l'ordre suivant: d'abord une femme de bonne figure, fraîche, grasse, avante; un léger sourire de satisfaction régnait en permanence sur ses lèvres, elle jetait un regard doux et maternel sur un enfant auquel elle donnait la première nourriture, tandis que de son pied elle agitait un herc-au ou somnailant sans doute un autre fruit de son sein. Immédiatement près d'elle était une autre femme dont la demi-toilette me la fit prendre pour une voisine; l'air empressé, curieux, malin répandu sur sa personne, son verbe rapide et mystérieux, ses poings fermement posés sur ses hanches me firent immédiatement deviner que c'était la personification de ce que le vulgaire appelle si justement la gazette du quartier.

À côté de la table deux hommes jouaient aux dames; ils interrompaient quelquefois leur jeu par la conversation et leur conversation par des bouffées de tabac.

Entre les premières et les derniers était une jeune fille au visage angélique quoique un peu brun; ses yeux respiraient la... oh mais je ne veux point vous la décrire, ce serait trop long et vous pourriez croire que j'en suis épris; ce qui ne s'écarterait point du tout à un écrivain politique aussi sévère et aussi docteur que je le suis. Ses jolies mains caressaient et laquenaient tour-à-tour un petit chat qui jouait ex-

sous genoux ; tantôt elle jetait la vue sur le dernier des joueurs et paraissait partager l'intérêt de la partie ; tantôt elle prêtait l'oreille au caquet de la voisine qui avait ordinairement le monopole de la parole et dont la voix m'avait frappé par ces mots : — Oh ! je vous l'assure, dit-elle, c'est maison du fantasse n'est pas là pour imprimer de ces petites gazettes-là seulement, allez, y'a quelque chose là-dessous ; d'abord ils ont une grosse machine de fer qui fait peur ! et vous ne viendrez pas me dire qu'il y a besoin de ça ; m'en semble qu'un peu d'encro et des plumes ça suffit. Et puis la Jacque, m'a dit des choses, oh mais des choses . . . voyez-vous c'est sûr, pisqu'elle les tient de la Michel, qui l'a su, de la laveur à la parvenue de lait qui le tenait de la petite fille du gros Pierre, qui a fendu pour eux du bois l'avait dit. C'est bien mal de médro et quant à moi ce n'est pas mon défaut mais je dis qu'avec c'êto grosse chose de fer l'ont de la fausse argent et c'est pour ça qu'on voit tant de sous, et de trente sous, neufs. D'ailleurs c'est bien clair, toute la journée durant on ne voit dans c'êto maison là que des gros messieurs et pis des dantes du haut et pis quelque fois s'ont des quinze jours sans rien faire et pis d'autres fois s'ont travaillés nuit et jour et pis tout ça sous la frime d'une gazette et de la politique. . .

— De qui il de quoi ? interrompit l'un des joueurs, c'est là du fantasse que vous jasez ? oh nous savons ce que c'est nous autres. Voyez-vous c'est une gazette qu'est faite pour faire craire qui n'y a dans nos assemblées que des jennesses et des bégnetés ; mais que voulez-vous s'ont payés pour ça ; mais, vous voyez bien-tôt, quand les Montrialistes vont descendre . . . mais . . . je n'en dis pas davantage et nous savons ce que nous disons et v'la déjà que ça marche. — Quant à moi, dit l'autre, en mettant sa tigue sur le côté de l'oreille pour se cerner un air crâne, je suis pour les grandes coups et j'dis qu'il faudrait se mettre une cinquantaine de braves et pis les aller saocager dans le fantasse.

— Et bien voilà qui serait honteux José ! dit la jeune fille pour moi j'aime ce petit papier là plus que vos grand's gazettes, ou l'on n'y comprend goutte ; tiens vois-tu j'ai tous les numéros excepté un et je donnerais bien de quoi lui l'avoir ; oh il y a des histoires qui vous font brailier et puis tout d'un coup ça vous fait rire, rire que j'en pleure ; dans celui-ci par exemple (et elle tira de son sein un petit papier, oh ! Heureux fantasse . . . ) il y a une histoire d'une pauvre femme et de sa mère qu'ont donné leurs bagues de mariage pour acheter des fusils et de la poudre à leur garçons . . .

— Ah ben v'la qu'est bête par exemple, tiens, tais-toi Julie, t'est une enfant et tu ne comprends pas ce que c'est que la politique c'est bon pour nous autres hommes, mais les écritures c'est si bête, donne-moi ce papier, donne moi ce papier, donne le dis je ; et il le lui arracha d's mains, le fortuné journal ; et la jeune fille se retira dans un coin, d'un air tout contristé la pauvre petite.

— Quand j'te dis qu'ils ne savent quoi mettre dans c'êto gazette folle, v'la qui disent que le Dr. Rousseau possède un âne à présent ! moi dieu qu'y a du monde bête. La jeune fille poussa, un écot de feu ! Le joueur déclara la fille et la jeta au fire.

— C'est égal, dit tout bas une voix douce et à demi pleurante, quand j'aurai des sous j'en rachèterai une autre.

— Mon Dieu que t'es fou Jean, si ça l'a mis c'êto pauvre enfant, pourquoi lui faire de la peine ; il n'y a pas de mal à ça ?

— Je n'veux pas moi ! qu'a lise le Libéral et la Min'herbe, v'la au moins des gazettes de vérité et d'inducation ; vois tu ces gazettes-là, c'est Mr. Papineau, c'est Mr. Viger, c'est

Mr. Morin, c'est Mr. Bedard, c'est le juge Panet, c'est Mr. Chasseau qui les font et c'en est des savans ça ; mais ce . . . fantasse, c'est des sous comme le Gouverneur, Mr. Stourde, Mr. Facsonne, Mr. Allwin qui s'impriment aussi n'y a que des moqueries et pis je crains que M'sieur Bouchette y'a tou quelque chose à faire ; ils disent ben qu'il se mêle du Libéral ; mais c'est de la frime pour embêter le peuple ; vois-tu ça erie, ça erie ben fort mais c'est pour se faire élire du Parlement ; j'en sais long va dans tous ces embardées là va et je ne crains pas qui seyois sincères car i sont tous du Gouvernement, ça vous arpenté les terres de la couronne, ça vous dessine des cartes de typographie quequ'ignia que des lacs des montagnes et des frêches tandis que c'est du bon bois debout et pis ça vient . . . oh ! v'la ce qui m'enrage moi parce que je sais que ceux qu'ont des places, c'est comme des houle-dogues : quand ça mori ça ne lâche que quand ils ont le feu au-dessus des jarrets.

Moi je suis un bon patriote, je m'en vante, mais j'nimerais qu'on fusse nos affaires entre nous autres ; qu'on soye des Canadiens pour le Canadien et pis que les Anglais, les Irlandais et les Ecossois soyoient de leur côté pour eux autres même et pis qu'on s'arrange on veux-tu en v'la ; mais qu'y aie de anglais, d's Irlandais avec nous et pis des Canadiens avec les autres ça ne va pas, ça n'me plaît pas ; chacun pour soi et l'hoc Dieu pour tout le monde.

C'est comme ce Mr. Honteur qu'est imprimeur du Libéral, j'aime pas à voir c'êto nation là dans nos assemblées ; c'est un anglais et pis il se met avec le Canadien contre son pays ; si c'est traité à un ça sera traité à l'autre et comme on dit : le sang, parle toujours ; dans le moment du débâillage s'il a du sang ça l'emmenera vers son propre sang, si ça n'en a pas eh ben qu'en avons-nous besoin : Ça veut du Parlement ; Ça veut qu'on les y fourre pour être appelé une fois honorable, eh ben moi je dis que si on les élut c'est cracher en l'air pour que ça vous retienne sur la tête. Oh ce qui me choque, c'est que ça ne va que d'une jamba à Québec ; je sais pas ce qu'il y a, mais on n'y fait que des bêtises ; d'abord on s' . . .

Mr. Facsonne à la porte, c'est bon, ign'a rien à dire i s'est mis avec l'anglais et pis i devait s'opposer à l'abolition du pont Dorchester dans la prochaine Session ; mais c'était ben changer un bœuf pour avoir un âne que dy mettre à sa place un Irlandais qu'est cordonnier, tavernier et qui ne sait que manger des pataques sans savoir de quel côté qu'a viennent. Ensuite de ça ils vous convoquent d's assemblées pour bâtir des vaisseaux Canadiens ; et pis qui est à la tête de ça je vous le demande ? C'est-i des bons maîtres charpentiers ? c'est-i des propriétaires qu'ont de l'argent ? c'est-i des hommes qu'entendent c'êto mécanique là enfin ? ah ben oui ! j'ten fricasse ; c'est, sous votre respect, d's avocats qu'ont pas assez ben su mener leur barque pour avoir de l'ouvrage dans leur profession et qui vont revenir de celle des autres aussi c'êto diable d'entreprise éléphantropique, comme ils l'appelaient, n-t-elle coté sous le tas de résolutions et de signatures dont ils l'avaient arimée.

— Mais dites-moi, dit la voisine, c'est-il vrai qu'il va y avoir une grande assemblée dans le Saint Comté on que Mr. Papineau, Mr. Viger, Mr. Debarche, le Gouverneur, le Juge en chef, le bonhomme Molson et quelques autres vont se battre pour savoir qui gagnera de la Chambre ou ben du roi ?

— Ça se pourrait ben, ça se pourrait ben : car c'est des mânes qu'ont pas fait au yeux.

— Bac ! bac ! c'est de la bêtise ; crayez-vous que le gouvern'ment n'ait s'exposer ? je connais la politique et je savons des choses . . . mais

il ne faut rien dire devant les femmes, c'est bon pour nous autres hom . . .

— Ben obligé, M'sieu, il y a des femmes qu'ont plus de plomb que ben des hommes que j'connais qui ne font pas ben loin et qui ne sont pas bons qu'à bavasser, mais qui ne valent pas une tape pour ce qui s'agit de cogner.

— Allez la voisine ; je pourrais vous dire des choses qui vous montreraient que j'ai de la confiance des gros va. Par exemple vous ne savez pas que les Montrialistes font un grand St-amboat pour aller erir c't'hiver à New York les v'ieux guernadiers ; Banquis qui sont revenus de Lachiné avec Banquis ; il y en a plus de 50 mille qui sont ben portés pour le Canadien et on suit ben que c'est pour c't'affaire là que le grand Ambassadeur est venu voir Papineau et ça c'est vrai pisque les gazettes l'ont dit. Eh puis outre ça il y a les sauvages du lac des deux Montagnes qui ne veulent plus entendre parler du gouvernement ; ils déclarent déjà qui vont prendre leur ancienne coutume de se jurer entre eux autres même dans un champ, assis par terre sans aller en cour sur le banc du roi, et pis les comités des Pères-monnants avec les garçons de la liberté c'est pas rien que tout ça allez c'est pas une petite famille ça au moins ça ne craint ni Dieu ni diable et sitôt que l'hiver va venir . . . mais j'en dis pas davantage, c'est seulement pour vous montrer que j'en sais long et qu'il y en a qui vont passer un mauvais quart-d'heure.

— Oui, beau M'sieu, on vous répondrait ben là-dessus mais n'y a pas moyen de placer son mot, ça jase, ça jase et pis ça se plaint que les femmes ont la langue afflée ; tout ce que vous dites-là trait ben vites ! il n'y avait plus de soldats aux casernes ni plus de canons aux ramparts, ni . . .

— Oh ben si y en a on les ôtera et v'la tout. — J'aimerais ben vous y voir ; quand je pense seulement aux élections ; j'en ris encore, vous s'entend-il . . .

— Ça ne fait rien à l'affaire, je n'parle pas pour moi, mais il y a les Montrialistes ! eh, c'est-i des braves ça ? Ça s'est-i fait tuer en 1832 ?

— Oui et s'ils chantent la même chanson ils auront le même refrain . . .

— Bac ! bac ! vous êtes une femme et vous n'entendez rien à la politique, c'est bon pour nous autres hommes . . . me v'la à l'âme, Jean, encore deux coups et t'es cerné.

Ici un des petits marmots s'éveilla en pleurant ce qui me ravit le plaisir d'entendre la fin de cette discussion. Je me retirai avec un sujet pour un article ; je me promis bien de faire parvenir à la jeune et intéressante fille le numéro qui lui manque et de retourner, s'il est possible entendre l'opinion de ces braves gens sur les affaires publiques ; pereiné que j'esuis qu'elle est partagée par le plus grand nombre de leurs concitoyens de la même classe, sur la bonhomie de laquelle tant d'intrigants basent leur espérance, leur ambition, et le peu de relief dont ils cherchent par tous les moyens à se parer !

Si la publication du Fantasse est retardée d'un jour, le public peut s'en plaindre aux directeurs du Libéral qui ne paient point leurs employés qui leur font des procès et qui nous appellent, nous et nos imprimeurs en témoignage. Nous avons eu le plaisir de voir qu'une nouvelle qualité appartient à Mr. Chasseur : celle d'avocat ; c'est lui qui eut l'honneur de nous transquectionner et nous le félicitons sur la perspicacité, la sagacité et la pertinence de ses questions ! il nous semble cependant qu'il y

à dans l'établissement assez d'autres avocats sans cause, pour conduire celle-là sans que le *foreman* soit arraché à ses importantes fonctions pour figurer au milieu de la gent chicanière. Là même, il n'a pu se dépouiller de sa manie chasseur, car, son premier exploit fut de donner congé, ou plutôt de dégoûter l'aveant régulièrement chargé de la défense.

Puisque nous en sommes sur Mr Chasseur, nous le prions de nous payer les quatre sous qu'il nous doit pour un fantasque qu'il est venu nous acheter lui-même, en personne!

Tout ce qui est attaché au Libéral est si lâche qu' Mr. Ch. Hunter et l'un des serviteurs de l'établissement s'étant assis sur la table de la Cour d'Appel (qui cependant avait déjà vu tant de lourdes choses) ont risé sous leur poids le malheureux, au grand amusement des spectateurs.

Hydrogène. Mr. Henry Hughes du 1<sup>er</sup> Régiment Royal me prie de rappeler aux membres des comités Permanents, au Corps des carabiniers volontaires et aux fils de la liberté que son pamphlet sur cette maladie affreuse est maintenant sous presse.

Je déclare que je vas bientôt prendre un droit de propriété pour le *Fantasque* devant les pathétiques de ce district qui ont bien le mal d'apprendre qu'il a été question, dans le bureau du Libéral, de contrefaire la famille afin de la faire tomber, et à quoi on eût sans doute réussi si ce n'est certain que ceux qui auraient voulu le *fantasque* sorti des têtes et des presses du Libéral en auraient été immédiatement dégoûtés ce qui n'est pas encore arrivé jusqu'à ce jour, grâce à la genurie de contrefacteurs.

Un maître d'école afin de montrer les progrès de ses élèves demandait un jour à l'un des plus habiles: Qui a créé le ciel et la terre? — Ce n'est pas moi, m'sieur! — Comment, m'raud, c'est pas toi! — V-e-e-e-eh bien oui M'sieur, c'est moi, mais j'n'y retournerai plus!

D. Où est la véritable République des lettres?

R. Dans le bureau du Libéral: tout le monde y est maître, les employés y sont sur un pied fort économique et dans tout l'établissement on ne peut trouver un Souverain.

(\*) Aux Correspondants.)

— Un Lecteur paraît faire ses lectures dans des lieux fort impurs car ses pensées et les expressions dont il les revêt le mettraient lui-même en fort-mauvaise odeur auprès des gens de goût amateurs de la plaisanterie; des vers figureraient mieux à côté de ceux qui les lui suggèrent que dans le *Fantasque*.

— L'écrit ouïchant la *regatta* contient plus de méchanceté que d'esprit.

— A MORALIST and a Patriot training song in my next.

— J'ai l'habitude comme on voit de donner six sous pour chaque communication insérée dans le *Fantasque*. L'auteur de la chanson intitulée *EXTRACTOR* publiée dans le numéro précédent, est autorisé à recevoir le salaire susdit en passant à ce bureau; puis, outre cette récompense, il pourra recevoir une série de coups de bâton (un peu moins *Fantasques*) en s'adressant à Robert Shore Milnes Douchette, écrivain, avoué, qui, à ce qu'il paraît, a pris fait et cause pour le *EXTRACTOR* qui s'y trouve célébré. Quant à son adresse je ne puis la lui enseigner, mais il pourra sûrement l'obtenir du premier venu des employés de la Cour de Justice. Le vu qu'il y est à chaque instant appelé, car il est avocat comme on sait.

JOHN BULL'S CORNER.

AN IMITATION FROM CATULLUS.

"Nec by St. Paul, the work goes bravely on."

On Friday last an address of which the following is a true copy, was presented to Charles Charland Esq. B. H. B. H. R and S. S. by Edward Dumas Esq. A. C. G. B and H. R. who was unanimously deputed by the signers 102 in number; on which occasion he delivered himself in his usual happy strain in the following words:—

Sir,—I have both pleasure and pride in having been selected from among so numerous and highly respectable a body to present you this address, signed as it is by our friends of both sexes; and when coupled with the circumstances connected with the address of Saturday last which was presented to our mutual friend who has lately obtained such justly merited celebrity for the laudable act of patriotism, must be very gratifying to your very correct feelings. The large number also among the signers of *les fils de la liberté* and patriots of all ages (many of whom are now no longer amongst us and exist only in our recollection) but to whom the beautiful lines of the celebrated George Barrington are so peculiarly applicable.

"True patriots all for be it understood,

We left our country for our country's good." Must also infuse into your manly heart such pride as your equanimity alone could keep within proper bounds. One other circumstance worthy of remark is the large number of "ministering angels" and sisters in the art of prizing; whom the natural reserve and delicacy of the sex has not prevented from thus testifying their high regard for your person, character and moral worth; and is an additional proof, if any were wanting, that the age of morality and religion is the dark age of intolerance and superstition; the age when bigots alone can exist. All these circumstances taken together are a guarantee that we are entering upon a new era, when the dearest of all sublimary treasures—lawless liberty is to be our own— an era when the so called *virtue* of the bigots who continue to adhere to the ancient forms and institutions of the country shall be swept away and superseded by the free exercise of our favorite villanies and vices. It will also be gratifying to you [as marking "the course of progressive reform"] to know that in consequence of the deep rooted prejudices that exist against our praise worthy actions in the minds of the uninformed and vulgar; a splendid *roll-in egg* micks is in course of preparation to be publicly presented soon after the month of March next to our friend of perjured celebrity, in order to disguise and protect him from the wanton insult and indignity of the ignorant and intolerant fanatics. I will conclude this address by wishing that your valuable and envied life may be spared until you have attained the exalted situation in front of this

edifice to which your rare qualities and daring and independent character so fully entitle you.  
 W. CHARLES CHARLAND Esq., LA BOSSE, Inmate of the Felony side of the Common Jail of Quebec.

Sir,—We the undersigned have learnt with sentiments of the most profound regret, that the Grand Jury of this district, exposed to the intrigues of men of left-handed designs, have found a true bill against you for an *alleged* attempt to escape Jail, when it is well known that you actually succeeded in accomplishing that desirable object. We are fully aware that in this odious and malicious accusation you afford us an example of a political victim whose contempt for truth and honor without stain, have not been able to save you from the corrupt manœuvres and false inspersions of your exasperated enemies.

We all know you not only incapable of committing the virtuous acts which the atrocious hostility of your political enemies have dared to charge you with, but we are firmly convinced that you hold all virtue in abhorrence and that falsehood in the contrary has always been in public as in private life, your only guide.

We therefore beg you to de-pise the wicked but futile attempt to calomniate you in the eyes of your fellow-prisoners, who thus rally round you and repel the attack attempted to be made upon your honor. A Jury of your country will know how to treat you more justly, and will make you triumph over your enemies and confound your base calumniators. (4)

October 7th. 1837.

To the address Mr Charland was pleased to make the following:—

ANSWER.

Gentlemen and Ladies,—Next to my self-esteem [having no conscience] I value and respect the opinion of my fellow-prisoners. Dragged to the public light from the dark some cells of a common Jail in the odious character of a virtuous man, and charged by an ignorant Grand Jury, actuated by political feeling, with the commission of an attempt to break Jail, I cannot but feel grateful gentlemen and ladies, for the sentiment you express towards me in the present address. As long as I have your approbation of my conduct, I can despise the malicious persecutions of my political enemies, although supported in their base intrigues by a Grand Jury favorable to their left handed designs.

I look upon the present address with great pleasure, not so much because you are pleased therein to express yourselves in my favor, as that you have dared to come forward, in a corrupt age, when the display of public vice, is by no means common, and censure, the iniquitous proceedings adopted and sanctioned by a Grand Jury. If prison opinion were thus expressed whenever power is abated, we should soon correct every grievance in the country, either silently, but perceptibly [as distinguishes the march of progressive reform, when brought about by the more agency of prison opinion] or in time, by one of those convulsive movements of earth by which the prison doors are burst assunder, and in one short hour repairs and atones for the injury, and injustice of years. I have the honor to be gentlemen and ladies, until appointed your Sheriff, your obedient humble servant,

CHARLES CHARLAND.

\* The want of space obliges me to postpone to the next number the insertion of the signatures [102 in number] affixed to the present address: F. F.]